Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 24 (1974)
Heft: 3

Artikel: Questions de méthode
Autor: Banon, David
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-381040

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

QUESTIONS DE MÉTHODE

« L'écriture est l'angoisse de la ruah' hébraïque... elle étreint et contraint la parole. »
J. DERRIDA *dans* L'écriture et la différence, *p. 19.*

« Le Juif est brisé et il l'est d'abord entre les deux dimensions de la lettre : l'allégorie et la littéralité. »
J. DERRIDA *dans* L'écriture et la différence, *p. 112.*

« D'un seul verset, se lèvent des sens multiples. »
Traité Synhédrin 34 a, cité par E. LEVINAS *in* Difficile Liberté, *p. 81.*

La langue hébraïque du fait de sa structure particulière appelle une interprétation, c'est-à-dire un travail de compréhension et de déchiffrage. Interpréter désigne volontiers une fonction « sacrée ». A toutes les époques on a interprété les signes, les oracles, les écrits. Toujours l'interprétation joue sur l'ambiguïté ou plus exactement sur la polysémie de l'élément manifeste comme dans l'Ecriture où le message déborde de toutes parts par sa richesse le texte proposé à la lecture immédiate. La lecture traditionnelle de la Bible se base souvent sur l'analyse sémantique des textes pour en dégager les sens multiples. C'est à partir de cette analyse sémantique méthodique et rationnelle que nos commentateurs retrouvent le sens caché à partir du montré. Retrouver le sens caché c'est retrouver la plurivocité des significations et atteindre le niveau originaire, c'est-à-dire universel, dans lequel la Thora a été donnée. Nos sages opèrent de manière à « démanteler, mettre à plat et de façon radicale l'organisation du texte manifeste » [1]. Mais pour comprendre le dévoilement de sens nouveaux

[1] Interpréter [avec] Freud. J. Laplanche, revue *L'Arc*, n° 34, p. 40.

nous devons connaître le fonctionnement d'une langue et plus particulièrement de la langue hébraïque. Ainsi nous découvrirons les méthodes de transgression de l'écriture pour un au-delà qui l'habite.

Les trois états du langage

La langue hébraïque fait partie des langues hamito-sémitiques dont le tri-consonnantisme pur de la racine se prête aux interprétations qu'on pourrait appeler *scientifiques*. Il faudrait ici nous attarder sur la structure interne de la langue hébraïque, structure qui lui confère un surplus de signification et qui la place dans une région du sens où selon l'expression lacanienne « le mot n'est pas signe mais *nœud de significations* ».[1]

D'après Gustave Guillaume il existe trois états structuraux du langage correspondant « à l'ouverture d'un espace mental plus ou moins large que la pensée se donne à elle-même pour y opérer la construction du langage »[2]. Ce sont :

a) l'état des langues sémitiques ou *langues à racines* trilitères formées de consonnes telles l'hébreu ou l'arabe, auxquelles sont venus s'adjoindre plus tard[3] des points-voyelles.

b) l'état des *langues amorphogéniques à caractères* telles le chinois où il n'y a pas de catégories grammaticales ni de parties du discours, le mot étant réduit à son expression minimale : le monosyllabe.

[1] « Que je dise le mot rideau. Ce n'est pas seulement par convention désigner l'usage d'un objet que peuvent diversifier de mille manières les intentions sous lesquelles il est perçu par l'ouvrier, le marchand, le peintre, le psychologue gestaltiste comme travail, valeur d'échange, physionomie colorée ou structure spatiale. C'est par métaphore un rideau d'arbres, par calembour les rides et les ris de l'eau. C'est par décret la limite de mon domaine dans la chambre que je partage. C'est par miracle l'espace ouvert sur l'infini, l'inconnu sur le seuil ou le départ dans le matin du solitaire. C'est par hantise le mouvement où se trahit la présence d'Agrippine au conseil de l'empire. C'est par interjection à l'entracte du drame le cri de mon impatience ou le mot de ma lassitude : Rideau ! C'est une image enfin du sens en tant que sens qui pour se découvrir doit se dévoiler ». Jacques Lacan : *Ecrits* (Paris, Seuil 1966), p. 166/167.

[2] Gustave Guillaume : *Langage et Science du Langage* (Paris/Québec, Nizet/Laval, 1964), p. 30 et suivantes.

[3] « Lettres et voyelles sont [donc] radicalement différentes. Cette distinction se marque concrètement par le fait que seules, les consonnes ont été primitivement transcrites, les voyelles étaient sous-entendues, non exprimées graphiquement dans le texte... La tradition juive, orale jusqu'aux premiers siècles de l'ère chrétienne, fut fixée vers le VIIe siècle par des savants juifs de Galilée (Tibériade). Le travail des écoles de Tibériade aboutit à créer un système de signes indiquant la vocalisation des consonnes ». J. Ashkenazi dans *Abrégé de Grammaire Hébraïque*, Spinoza (Paris, Vrin, 1968), p. 16-17.

c) l'état des langues indo-européennes ou *langues à radical* telles le français, l'allemand, où les signifiants de structures ou morphèmes — en nombre limité — donnent la possibilité de relations formelles entre les signifiants de notions ou sémantèmes [1] qui eux sont stables.

La racine hébraïque et la multiplicité de sens

Nous nous occuperons bien entendu du premier état structural, celui des langues hamito-sémitiques. La racine hébraïque formée généralement de trois consonnes espacées ouvre un *champ de significations* très vaste. Par exemple les trois consonnes de la racine K...T...B... constituent dans leur indétermination initiale *un carrefour de significations* tournant autour de l'écrit, tout l'univers pensable ayant rapport avec lui : le monde de l'écrit autrement dit c'est un *espace diffusif universalisant* constitué par ce que Guillaume appelle « la substance matière » que les anciens Hébreux nommaient le squelette, le corps, la matière des mots, c'est-à-dire les consonnes. Mais à cette *racine triconsonnantique imprononçable et ouvrante*, on adjoint des points-voyelles ou selon Guillaume « la substance forme » que les anciens Hébreux appelaient l'âme des lettres, leur souffle, leur pneuma. Ces points-voyelles par un mouvement de contre-universalisation déterminent ce champ de signification, cette région du sens en la *particularisant* ou en la *délimitant*, faisant par exemple de la racine K...T...B..., c'est-à-dire le monde de l'écrit, *K*e*T*i*B*a, c'est-à-dire écriture, Mi*K*h*T*a*B*, c'est-à-dire lettre, Ha*K*a*T*ou*B*, c'est-à-dire l'Ecriture, *KT*i*B*, c'est-à-dire il est écrit et Ha*K*h*T*a*B*a, c'est-à-dire dictée. La racine dans les langues sémitiques est *intégrante*. Elle loge au-dedans d'elle-même les voyelles qui déterminent sa diffusion. Ces points-voyelles viennent soit se loger dans l'espacement formé par les trois consonnes de la racine soit se poser au-dessus ou en-dessous des consonnes. Le signifiant de notion ou sémantème est diffusif en hébreu ou en arabe, c'est-à-dire que la racine formée de trois consonnes espacées peut intégrer en elle des *voyelles anti-diffusives* qui la détermineront. Il y a donc un remplissement de la forme consonnantique pure par adjonction de points-voyelles ou éventuellement de consonnes de dérivation [2] qui font fonction de signifiant de structure ou morphèmes et qui assignent une signification précise à la racine vocalisée en *resserrant* la région de sens ouverte par la racine triconsonnantique. Cette adjonction de points-voyelles peut tout aussi bien transformer

[1] Exemple : travaillons est divisé en *travail* sémantème ou lexème et *ons* morphème. Le sémantème ou lexème se trouve dans le lexique c'est-à-dire la notion, le sens ; le morphème, lui, est structurel grammatical.

[2] Par exemple mi dans mi*K*h*T*a*B*.

littéralement le sens en « travaillant » [1] sur la racine consonnantique même. « Les langues sémitiques possèdent une formation dont l'ossature consonnantique s'emplit ou se vide, se rétrécit ou s'élargit, de sorte que la *vie* des mots en langue hébraïque ou arabe est semblable à un cœur qui bat, se gonfle et se resserre » [2]. Cette modulation en diastole/systole élargit ou rétrécit le sens de la racine. Le triconsonnantisme pur de la racine ressemble à la « nébuleuse » dont parle de Saussure ou au « premier univers pensable » dont parle Guillaume que les points-voyelles vont déterminer par *l'acte de parole* qui surgit au lieu du silence de la racine qui comme telle est imprononçable. « Du point de vue psychique, la racine est une notion diffusive qui se répand, se propage par une sorte de dilatation intérieure dans tous les sens de la pensée. Physiquement elle revêt la forme convenante à cette diffusion de consonnes espacées et par là intégrantes à l'égard des voyelles de liaison chargées d'exprimer ce qui restera de cet espacement quand la racine aura subi dans l'application *l'étrécissement sémantique et morphologique approprié* » [3]. Il faut souligner que la même racine n'intègre pas toujours les mêmes voyelles, ce qui permet sa *malléabilité* et sa *plasticité* et ce qui la différencie du radical qui, lui, est nanti de voyelles *stables* [4].

Donc en changeant de points-voyelles sur une même racine, nous pouvons infléchir le sens et trouver une signification tellement différente qu'elle nous désarçonne lorsqu'elle surgit.

Quelques exemples

A Moïse qui interroge Dieu pour connaître Son Nom, Dieu répond « Je serai celui qui serai... » « voici mon nom pour l'éternité » [5]. Se référant à la racine hébraïque du mot éternité (Lé''oLaM) et se fondant sur le texte original qui n'est pas vocalisé, donc pouvant prêter à d'autres lectures, Rachi, le grand exégète, interprète la réponse de Dieu comme signifiant « Mon Nom doit demeurer caché ». Or cacher se dit en hébreu Lé''a*L*e*M* et a la même racine que Lé''o*L*a*M*. On apprend en effet que c'est la prononciation du nom divin qui restera cachée. Paradoxalement ce nom est formé de « consonnes » particulières. Ce sont des demi-voyelles ou *matres-*

[1] Travail est employé ici dans le sens que Freud lui donne lorsqu'il parle de « travail du rêve ».

[2] Edmond Ortigues, dans *Le discours et le symbole* (Paris, Aubier Montaigne, 1968), p. 88.

[3] G. Guillaume, *op cit*, p. 116 (nous soulignons).

[4] Le radical travail est inchangeable. Dans *travail(l)*/era *travail(l)*/ons nous le retrouvons toujours inchangé. Alors que la racine K...T...B... est *plastique*.

[5] Exode 3 : 14-15 ; cf. aussi E. Starobinski-Safran : « Signification des noms divins, d'après Exode 3 », *Revue de théologie et de philosophie*, Lausanne 1973/VI, p. 426-435.

lectionis (mères de lecture) qui servaient d'éléments vocalisateurs dans l'ancien hébreu. Donc en vocalisant cette racine de manière différente (a/è au lieu de o/a) nous obtenons un sens totalement différent (cacher = léalem et éternité = léolam). Voilà donc comment par un travail d'interprétation, se basant sur la structure même de la langue hébraïque, nos exégètes ont réussi à découvrir le sens ultime et véritable de ce verset de l'Exode [1]. Bien entendu le travail d'interprétation ne se base pas sur ce *seul* verset mais sur une multitude d'autres pour fonder la transgression de la littéralité. C'est toute la conception du Dieu caché [2] qui permet à Rachi d'aboutir à cette transmutation du sens. C'est sur une étude comparative de plusieurs textes que Rachi fonde son commentaire. La méthode comparative est un outil d'approche et de travail dont nos Sages se servent aussi, mais que nous n'avons pas à développer outre mesure parce que c'est une méthode courante. C'est une technique combinant la ressemblance et la différence pour tirer le sens des textes, car le commentaire est pris dans cet interstice entre le texte premier et l'infini de l'interprétation.

Nous pouvons dire à partir de cet exemple que la racine hébraïque est fondamentalement ouverture parce qu'elle est mise en relation du sens à la chose et surtout mise en relation du sens au sens. Le sens de départ étant différent du sens d'arrivée même s'ils sont confondus dans une même *expression graphique*. Dévoiler le sens universel, c'est retrouver à partir de cette particularisation les relations constitutives de la plénitude du langage et du sens premier.

Nous prendrons un autre exemple pour illustrer à la fois l'analyse sémantique et l'analyse comparative. Saraï étant stérile dit à Avram : « Voici, l'Eternel m'a refusé l'enfantement ; approche-toi de mon esclave, « Oulay éBaNeh miména », c'est-à-dire « peut-être, par elle, aurai-je un enfant » [3]. Rachi nous enseigne que celui qui n'a pas *d'enfants* n'est pas *construit* [4]. Un enseignement du Talmud repris par la liturgie quotidienne vient à l'appui de cette exégèse sémantique. Rabbi Eléazar au nom de Rabbi Hanina nous enseigne : les « étudiants » [5] augmentent la paix dans le monde comme il est dit tous tes enfants sont des disciples de Dieu et grande est la paix de tes

[1] Exode 3 : 14-15. Cf. aussi E. LEVINAS : « La pensée de Buber et le judaïsme contemporain », *Publication du Centre des Hautes Etudes Juives* (Bruxelles 1968), où il écrit notamment « L'oreille aux aguets, il s'agit *d'entendre* à partir de l'articulation archaïque du texte hébraïque et par le retour aux étymologies et aux résonnances inattendues de cette étymologie le dire primitif du texte », p. 51. (Nous soulignons. A notre sens entendre doit être pris dans sa double acception d'écouter et de comprendre.)

[2] HASTER PANIM : L'éclipse de Dieu (cf. surtout le rouleau d'Esther), concept préféré, dans le judaïsme, à celui de « mort de Dieu ».

[3] Genèse 16 : 2.

[4] Construit et enfants ont la même racine en hébreu B N H.

[5] TaLMiDé HaKhaMiM, c'est-à-dire disciples de sages ou étudiants.

enfants. « 'aL TiKRé *BaNaYi*Kh 'éL'a *BoNaYi*Kh » — Ne lis pas tes *enfants* mais tes *constructeurs*.

La racine triconsonnantique est identique mais vocalisée différemment (o/a au lieu de a/a). Une analyse rapide montre la relation interne qui existe entre ces deux significations. Nous comprenons aisément qu'un fils est un bâtisseur et que la chaîne des bâtisseurs de la tradition passe par (ou n'est que) la chaîne des engendrements.

Pour découvrir le noyau de signification, nos Docteurs de la Loi se basent le plus souvent sur l'analyse sémantique car dans les langues sémitiques à un même signifiant (son ou racine consonnantique pure) correspondent une multitude de signifiés (sens). Nous pouvons le montrer aussi sur des mots.

* * *

Exemples : La racine G...L...H... nantie des voyelles a/o veut dire à la fois exil et révélation, la racine Z...Kh...R veut dire à la fois souvenir et masculinité. Essayons d'analyser phénoménologiquement les rapports que nous découvrons étymologiquement dans les racines hébraïques citées ci-dessus.

L'exil et la révélation sont deux phénomènes liés intérieurement. En effet, c'est bien par une *sortie de soi* que nous nous révélons à nous-mêmes. L'existence, c'est-à-dire la découverte de soi se trouve dans cette exigence d'arrachement contenue dans le préfixe *ex*. La révélation exige un départ, une sortie de soi, un appel du/au dehors : Avraham qui quitte sa terre, sa patrie [1]. D'ailleurs Avraham s'appelle l'Hébreu, c'est-à-dire étymologiquement *le passeur*. Son acte signifie fondamentalement qu'il y a toujours un *passage à accomplir*. Toute l'histoire du peuple juif depuis ses origines est jalonnée par une incessante exigence d'arrachement [2] (Avraham, Jacob, Joseph, etc.). De plus, c'est dans *l'exode* que se forme la dimension nationale du peuple d'Israël, et dans le *désert* — étymologiquement en hébreu, lieu de la parole — mais lieu qui n'en est pas un puisque c'est un lieu de passage aussi. Dans le désert, en exode, il y a révélation par la parole et de la parole comme rapport patent mais rapport qui ne réduira jamais totalement la séparation de l'homme à Dieu et de l'homme à l'homme. C'est aussi à ce moment-là qu'il y a *passage* (sortie de soi) de la condition d'esclave à celle d'homme libre et responsable, non seulement chronologiquement mais surtout ontologiquement. Pour être libre et responsable, il faut exister, c'est-à-dire s'arracher, aller vers, s'éloigner de l'origine. C'est aussi dans l'exil que se révèle

[1] LeKh LeKha : Va t'en, Genèse 12 : 1.

[2] Cf. l'opposition figure d'Ulysse / figure d'Abraham, dans l'œuvre de LEVINAS. Ulysse regagnant Ithaque alors qu'Abraham quitte son chez soi pour l'inconnu.

le royaume : il faut donc aller au dehors pour découvrir le *lieu originel* avec un *lieu déterminé* où il ne s'agit pas de s'enraciner à la manière sédentaire mais vivre de façon nomade, c'est-à-dire de préserver cette référence au dehors, à l'extériorité contenue dans le mot *ex-istence*. C'est donc dans ce mouvement d'éloignement qu'on se *révèle* à soi et aux autres mais aussi qu'on *dévoile*, qu'on découvre le monde.

Très brièvement analysons la racine Z...Kh...R... qui veut dire à la fois masculin et souvenir. Il y a un « rapprochement étrange de prime abord, mais qui s'éclaire par le canal de la responsabilité. Est responsable celui qui est capable d'assumer de façon virile son destin et de se souvenir de ses actes d'hier. D'assurer la continuité » [1]. Ceci sur le plan individuel, mais sur le plan collectif nos Sages disent « le secret de la libération se trouve dans le *souvenir* » ou encore selon une autre lecture dans la *masculinité*. L'histoire c'est le domaine du *mâle* qui pour la féconder, la réaliser doit y incarner les valeurs qui font partie d'un patrimoine culturel, transmis à travers les générations. L'histoire, c'est aussi le domaine de la *mémoire* qui met en ordre la discontinuité des événements.

Ces quelques analyses nous ont permis de montrer que la racine opère ici comme *point nodal de significations multiples*. Et c'est ce qui permet la lecture juive de la Bible à quatre niveaux. Il faut nous élever du niveau littéral au niveau secret à travers l'allégorie et le symbole. Par une *dialectique ascendante* nous gravissons les degrés qui mènent du *pschate* au *rémeze* puis de là au *drash* pour aboutir au *sod* [2]. De l'exotérique à l'ésotérique, du manifeste au latent, du montré au caché. Arrivé au sod, le travail de compréhension n'est pas terminé pour autant car par une *dialectique descendante* nous parcourons le chemin en sens inverse pour finalement lire le texte dans la véritable littéralité. Il y a une « déconstruction » [3] du premier sens littéral que nous retrouvons transformé après le travail de « déchiffrage ». « Il faut passer par l'interprétation pour dépasser l'interprétation » [4]. Cette transgression du sens, livrée par l'analyse et contenue en latence dans le texte, sème le désarroi lorsqu'elle surgit, mais ne fait que reprendre les signes donnés dans un nouveau propos.

* * *

[1] AMADO LEVY VALENSI, dans *La Racine et la Source* (Paris, Zikarone, 1968), p. 363. Au sujet de tout ce paragraphe, cf. aussi Freud in « Des sens opposés dans les mots primitifs », paru dans *Essais de psychanalyse appliquée* (Paris, Gallimard, Idées, 1970, p. 59 à 67).

[2] Pschate = sens littéral
Rémeze = sens allusif
Drash = sens symbolique
Sod = sens secret

[3] Mot de C. BACKÈS, dans *L'Arc* n° 34, p. 77.

[4] E. LÉVINAS, dans *Difficile Liberté* (Paris, Albin Michel, 1963), p. 94.

La méthode de morcellement, de fragmentation et de dissociation est aussi une méthode d'approche du texte biblique. Par exemple, le mot mari en hébreu se dit Ba''aL ; si nous le dissocions en ses syllabes nous trouvons Ba''aL, c'est-à-dire littéralement *celui qui vient sur*. Nous avons là une des dimensions de la relation homme/femme, relation de possession. Nous traduirons donc Ba''aL par mari possessif ou idole [1]. Autre exemple le MeTsoRa'' = le lépreux. Morcelé, ce mot devient MoTsi Ra'', c'est-à-dire le diffamateur. (Le MeTsoRa'', c'est celui qui somatise son mal interne de telle sorte qu'on le perçoit.) De plus Isaïe Horowitz nous enseigne que la lèpre vient frapper celui qui diffame, qui calomnie. Ou bien encore le mot 'aDaM (homme). Nos sages nous enseignent qu'il est tiré de 'aDaMa c'est-à-dire de la terre. Nous avons là une dimension caractéristique de l'homme qui est l'Homo Natura, c'est-à-dire l'homme de la nature qui deviendra 'iCh (homme) lorsqu'il rencontrera la femme et ensuite 'éNoCh (homme) lorsqu'il rencontrera l'homme ou l'humanité.

Nous découvrons dans la racine du sens des mots sous les mots : à partir de l'*écorce* des mots aller vers le *noyau* qui est le point focal de toutes les significations. Le morcellement du signifiant (son) nous livre d'autres signifiés (sens). Les langues sémitiques avec leur *écriture silencieuse* [2] muette, possèdent une graphie où à la limite le signifiant est occulté, frayant ainsi des voies à des significations en latence.

* * *

Quelques mots aussi sur la méthode kabbalistique, la plus connue et aussi la plus contestée par les non initiés : nous voulons parler de la *guématria*, c'est-à-dire de la correspondance entre lettres et chiffres.

En hébreu, le *nombre* et la *lettre* étaient et sont encore un *même* signe. De ce fait, un mot signifiait un nombre et des permutations de lettres dans un mot sont toujours possibles par équivalence numérique. La séparation graphique du nombre et de la lettre est tardive. Pour passer du nombre au mot, les penseurs occidentaux se sont référés aux équivalences alphabétiques et numériques de la Kabbale juive. Tout mot a un *sens secret* qui est son total numérique. Dans l'échelle de la gradation spirituelle, les chiffres sont à l'écriture ce que l'écriture, qui tient à la vue, est à la parole, où tout le corps se trouve concerné. A la limite, la science des nombres équivaut à la connaissance des choses. Le monde est l'apparence du nombre, car l'univers n'est pas ordonné selon les qualités sensibles mais numériques : sans les lois des nombres, la matière serait une masse informe, elle serait le chaos. La matière arrangée selon les lois (c'est-à-dire les nombres), c'est le

[1] Le Ba''aL c'est la divinité païenne, mais le maître aussi, comprenons le mauvais maître.

[2] Ecriture sans voyelles comme dans le rouleau de la loi.

Monde. Ceci à l'image des pythagoriciens qui voyaient dans le nombre et surtout dans les recherches des moyennes proportionnelles des images de la médiation entre la divinité et l'humanité.

Exemple de Guématria : Elohim dans la Bible est la dimension du déterminisme naturel, du dieu de la nature [1]. La correspondance numérique entre les mots hébraïques de nature et de élohim vient confirmer cette approche. En effet 'éLoHiM a pour valeur numérique 86 qui se répartissent comme suit : alef = 1 + lamed = 30 + hé = 5 + yod = 10 = mem = 40 ; au total 86. De même pour le mot HaTeBa'' qui signifie nature en hébreu : hé = 5 + tet = 9 + bet = 2 + aïn = 70 ; ce qui donne 86. C'est peut-être à partir de cette correspondance que Spinoza tire sa fameuse expression « Deus sive natura », c'est-à-dire Dieu c'est la nature. (N'oublions pas que Spinoza était élève dans une école rabbinique.) Nous avons montré sur un simple exemple que le nombre est une *écriture secrète*.

* * *

Du point de vue méthodologique, nous avons fait très imparfaitement le tour non exhaustif de quelques méthodes employées par nos Sages et nous avons montré que ces méthodes sont fondées rigoureusement et rationnellement. Nous nous sommes attardés surtout sur l'analyse sémantique et étymologique [2], c'est-à-dire la « science » de la multivocité de significations, que nous avons complétée par l'analyse onto-théologique. Ceci surtout grâce à la graphie de l'hébreu qui n'est pas une *écriture phonétique* mais une *écriture muette*, silencieuse, c'est-à-dire riche de sens à dévoiler, à mettre à jour. Grâce à cette méthode d'interprétation, nos Sages autrefois, et nous-mêmes aujourd'hui, pouvons fonder métaphysiquement et ontologiquement l'action, l'activité et la recherche quotidienne du juif. De plus, elle cherche à mettre au jour les valeurs juives dans toutes leurs forces afin de les incarner dans l'histoire non seulement individuelle, mais surtout nationale et universelle.

L'interprétation est conçue et réalisée comme destruction de toutes les idoles et réduction de toutes les aliénations et de toutes les illusions.

DAVID BANON.

[1] Le récit de la création du monde emploie le concept 'eLoHiM.

[2] Etymon = d'une manière multivoque et généralisée. Pour ce qui est de la syntaxe, disons simplement que « la syntaxe ne comporte pas, en hébreu, les articulations univoques qu'elle a en latin, en français ou même en allemand. » E. Lévinas qui écrit ceci reprend à son compte ce que Heidegger dit de la syntaxe des présocratiques car Heidegger traite lui-même les fragments des présocratiques comme des versets bibliques. — Voici ce que Lévinas écrit : « l'association des mots sans articulation, *loin de présenter un stade inférieur de l'expression*, encore non arrivé à notre clarté et au défini de notre langue, ce simple voisinage, cette non-articulation exprime une *densité* déjà perdue dans nos langues », dans la pensée de Buber et le judaïsme contemporain, *op. cit.*, p. 51 (c'est nous qui soulignons).